





Daniel Cohen éditeur

[www.editionsorizons.fr](http://www.editionsorizons.fr)

*Littératures*, une collection dirigée par Daniel Cohen

*Littératures* est une collection ouverte à *l'écrire*, quelle qu'en soit la forme : roman, récit, nouvelles, autofiction, journal ; démarche éditoriale aussi vieille que l'édition elle-même. S'il est difficile de blâmer les ténors de celle-ci d'avoir eu le goût des genres qui lui ont rallié un large public, il reste que, prescripteurs ici, concepteurs de la forme romanesque là, comptables de ces prescriptions et de ces conceptions ailleurs, ont, jusqu'à un degré critique, asséché le vivier des talents.

L'approche de *Littératures*, chez Orizons, est simple — il eût été vain de l'indiquer en d'autres temps : publier des auteurs qui, par leur force personnelle, leur attachement aux formes multiples du littéraire, ont eu le désir de faire partager leur expérience intérieure. Du texte dépouillé à l'écrit porté par le souffle de l'aventure mentale et physique, nous vénérons, entre tous les critères supposant déterminer l'œuvre littéraire, le style. Flaubert écrivant : « J'estime par-dessus tout d'abord le style, et ensuite le vrai » ; plus tard, le philosophe Alain professant : « c'est toujours le goût qui éclaire le jugement », ils savaient avoir raison contre nos dépérissements. Nous en faisons notre credo.

D.C.

ISBN : 978-2-296-08871-9

© Orizons, Paris, 2013



# Lisières





## Du même auteur

### Poèmes

*Les filles-fleurs*, Subervie, 1973.

*L'amour-stéréo*, Subervie, 1973.

*La divague*, Saint-Germain des Près, 1982

### Essais

*Jacques Prévert, Une éthique de l'homme*, Monde Libertaire, 2007.

*Albert Cossery, Une éthique de la dérision*, coll. « Profils d'un classique », Orizons, 2008.

*Boris Vian, Un poète en liberté*, coll. « Profils d'un classique », Orizons, 2009.

### Nouvelles

*Mauvaises nouvelles de la liberté*, Monde Libertaire, 2007.

*Dernières nouvelles de la liberté*, Monde Libertaire, 2008.

*Libertad*, coll. « Littératures », Orizons, 2010.

### Fiction

*Pauline ou La courbe du ciel*, coll. « Littératures », Orizons, 2011

### Écrits intimes

*Lisières, carnets 2009-2012*, coll. « Littératures », Orizons, 2013.



Raymond Espinose

# Lisières



**O**rizons  
2013



## Dans la même collection

- Farid Adafer, *Jugement dernier*, 2008  
Marcel Baraffe, *Brume de sang*, 2009  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Et Cætera*, 2009  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Amarré à un corps-mort*, 2010  
Michèle Bayar, *Ali Amour*, 2011  
Jacques-Emmanuel Bernard, *Sous le soleil de Jérusalem*, 2010  
François G. Bussac, *Les garçons sensibles*, 2010  
François G. Bussac, *Nouvelles de la rue Linné*, 2010  
Patrick Cardon, *Le Grand Écart*, 2010  
Bertrand du Chambon, *Loin de Vārānāsī*, 2008  
Bertrand du Chambon, *La lionne*, 2011  
Daniel Cohen, *Eaux dérobées*, 2010  
Monique Lise Cohen, *Le parchemin du désir*, 2009  
Éric Colombo, *La métamorphose des Ailes*, 2011  
Patrick Corneau, *Îles sans océan*, 2010  
Maurice Couturier, *Ziama*, 2009  
Odette David, *Le Maître-Mot*, 2008  
Jacqueline De Clercq, *Le Dit d'Ariane*, 2008  
Patrick Denys, *Épidaure*, 2012  
Charles Dobzynski, *le bal de baleines et autres fictions*, 2011  
Serge Dufoulon, *Les Jours de papier*, 2011  
Toufic El-Khoury, *Beyrouth pantomime*, 2008  
Maurice Elia, *Dernier tango à Beyrouth*, 2008  
Raymond Espinose, *Libertad*, 2010  
Raymond Espinose, *Pauline ou La courbe du ciel*, 2011  
Pierre Fréha, *La Conquête de l'Oued*, 2008  
Pierre Fréha, *Vieil Alger*, 2009  
Pierre Fréha, *Nous irons voir la Tour Eiffel*, 2012  
Jean Gillibert, *À demi-barbares*, 2011  
Jean Gillibert, *Exils*, 2011  
Jean Gillibert, *Nunuche, suivi de Les Pompes néantes*, 2011  
Jean Gillibert, *De la chair et des cendres*, 2012  
Jean Gillibert, *À coups de théâtre*, 2012  
Gérard Glatt, *L'Impasse Héloïse*, 2009  
Gérard Glatt, *Une poupée dans un fauteuil*, 2008  
Gérard Glatt, *Une jeune fille différente*, 2011  
Günter Grass, Prix Nobel, *La Ballerine*, 2011  
Charles Guerrin, *La cérémonie des aveux*, 2009

Nicole Hatem, *Surabondance*, 2012  
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée*, Journal, édition intégrale. (4 volumes parus sur 6) *L'Éternité pliée*, tome I ; *La Rivière entre les doigts*, tome II ; *Graine de lumière*, tome III ; *Dialectique de l'instant*, tome IV, 2011.  
Henri Heinemann, *Chants d'Opale*, 2013.  
François Labbé, *Le Cahier rouge*, 2011  
Olivier Larizza, *La Cathédrale*, 2010  
Didier Mansuy, *Cas de figures*, 2011  
Didier Mansuy, *Facettes*, 2012  
Didier Mansuy, *Les Porteurs de feu*, 2012  
Gérard Mansuy, *Le Merveilleux*, 2009  
Kristina Manusardi, *Au tout début*, 2011  
Lucette Mouline, *Faux et usage de faux*, 2009  
Lucette Mouline, *Du côté de l'ennemi*, 2010  
Lucette Mouline, *Filages*, 2011  
Lucette Mouline, *L'Horreur parturiente*, 2012  
Lucette Mouline, *Museum verbum*, 2012  
Lucette Mouline, *Zapping à New York*, 2013  
Anne Mounic, *Quand on a marché plusieurs années*, 2008  
Anne Mounic, *(X) de nom et prénom inconnu*, 2011  
Laurent Peireire, *Scènes privées*, 2011  
Robert Poudérou, *La Sanseverina*, 2011  
Robert Poudérou, *L'ennemi de la mort*, 2011  
Bahjat Rizk, *Monologues intérieurs*, 2012  
Dominique Rouche, *Œdipe le chien*, 2012  
Gianfranco Stroppini, *Le serpent se mord la queue*, 2011  
Ilse Tielsch, *Plage étrangère*, 2011  
Béatrix Ulysse, *L'écho du corail perdu*, 2009  
Béatrix Ulysse, *Le manuscrit de la Voie lactée*, 2011  
Antoine de Vial, *Debout près de la mer*, 2009  
Antoine de Vial, *Obéir à Gavrinis*, 2012  
Guy R. Vincent, *Séceph l'Hispéen*, 2013.  
Nos autres collections : *Contes et Merveilles*, *Profils d'un classique*, *Cardinales*, *Universités*, *Comparaisons* se corrént au substrat littéraire. Les autres, *Philosophie* — *La main d'Athéna*, *Homosexualité* et même *Témoins*, ou *Histoire* ne peuvent pas y être étrangères. Voir notre site (décliné en page 2 de cet ouvrage).







I

Mai 2009 — Mai 2010







## Mai 2009

Lundi 18 — Soixante ans

Un nouvel horizon s'ouvre dorénavant devant moi. Je souhaiterais en savourer pleinement la lumière. Pour cela, je ne dois plus me perdre en erreurs de parcours. Se battre, se battre contre soi-même partout où le terrain est miné, partout où la débâcle s'annonce.

Si tout ce qui fuit — ou finit — nous attriste, c'est que nous voulons ignorer le mouvement des êtres dans leur constante transformation ; des choses dans leur perpétuel changement. Si nous souhaitons prolonger ce qui s'achève, c'est que nous méconnaissions la grande loi de la métamorphose qui régit l'univers, le puissant débit du cours du temps.

*Les amis* : les esprits affûtés et les jeunes gens soucieux de préserver l'héritage.

*Les adversaires* : les bien-pensants et ceux qui sont payés pour trahir.

Force supérieure de l'anarchiste qui refuse toute soumission, toute aliénation, toute dépendance. Aux dieux, aux maîtres, à l'État. Il ne délègue rien, se prend entièrement en charge dans des rapports fraternels avec les êtres. Il symbolise l'autonomie par excellence. Il n'a cure de la punition des dieux, il veut les égaler, être lui-même dieu. Il est prométhéen.

Ce qui, à dix-sept ans, me séduisit dans l'anarchisme : l'aspiration à toujours plus de liberté, la générosité, et l'idée d'une humanité perfectible (sur ce dernier point, autant l'avouer : j'ai perdu mes illusions).

Mardi 19 mai

Hier, Bordeaux. Trouvé, abandonné dans un recoin de banquette du TGV, un mince roman de Nourissier, *La fête des pères*. La paternité. Nos enfants. Les liens qui nous unissent à eux. Ce qu'il faut savoir, et au plus tôt : Qu'on fasse bien, qu'on fasse au mieux, de toutes façons, ce sera toujours mal (*cf.* le Docteur de Vienne).

Même s'il est difficile d'accepter la condition humaine dans ce qu'elle a d'absurde, de misérable et de douloureux, il faut malgré tout trouver la vie

belle. Rôle d'un principe directeur qui se situe au-delà de la vie, supérieur à elle.

Dans l'expérience du désert, Théodore Monod et Saint-Exupéry se rejoignent (voir leurs *Carnets* respectifs). Face à l'immensité, conscience de la petitesse de l'homme et de la brièveté de la vie. L'insignifiance. Ramené à l'essentiel, l'homme lève alors les yeux vers le Ciel (Saint-Ex : « *Que m'importe que Dieu n'existe pas ! Dieu donne à l'homme de la divinité* »).

Mercredi 20 mai

La littérature n'est plus affaire de goût ni, à plus forte raison de qualité. Plutôt d'habilitation. Qui *investit* la littérature ? Pour l'œuvre éphémère, fugace : les médias. Pour ce qui doit durer, pour la permanence : l'Université.

Où se trouve, aujourd'hui, le texte subversif ? où sont les anticorps ? Peu d'anticorps, peu d'intellectuels qui réagissent lorsque le corps social est attaqué dans son bien le plus précieux : *la liberté*.

Réussir ce que l'on entreprend n'ôte pas l'angoisse. Elle s'en trouve simplement réduite ou normalisée ; elle rentre *dans le rang*.

Il arrive qu'une partie de nous-même se détériore : cette débâcle est insupportable et l'on se doit de lutter. Ce qu'il faut se dire, c'est que l'on peut toujours se récupérer, tout-au-moins partiellement, même lorsque la déchéance a *vraiment* commencé. Elle commence très tôt, d'ailleurs, dit-on : vers la vingtième année, l'âge auquel, prétendais-je adolescent, toute vie se termine...

Existente en fait deux sortes de santé : la physique et la morale. On peut avoir une bonne santé physique et se trouver sous la constante menace de perdre sa santé morale.

En effet, l'individu qui a du temps pour soi, du temps pour la réflexion, *comprend tout* (le peu de choses qu'est une vie humaine, si fragile, si fugace) et *voit tout*, ne voit même plus que cela (la finitude).

Le risque de perdre sa santé morale, alors, devient grand.

Saint-John Perse, peut-être dans le vrai : en littérature, l'auteur doit s'effacer derrière son énoncé ; toute trace d'énonciation doit disparaître. Seul le texte compte, émancipé de tout repère. Les interventions de l'auteur, dans un roman : insupportables. Genre : « Le lecteur saura ce qu'il advient de ce personnage au chapitre suivant, si l'auteur est encore vivant pour l'écrire. »

Jeudi 21 mai

Ce recul que l'on prend avec les ans, bénéfique ou pas ? Où est la vraie vie ? Relire Proust, l'homme à la phrase infusée comme un thé aux vapeurs dan-

santes, dans le trouble des sens, buée sur la vitre poussiéreuse d'un passé qui n'est pas tout-à-fait le sien.

Regret, dans un journal intime, de ne pouvoir tout dire, tout exprimer. La désagréable impression que l'essentiel se perd, se dilue.

*Le pari.* Il faut sans cesse parier. Avec soi-même, avec la vie.

### Vendredi 22 mai

Ce à quoi nos contemporains ont renoncé : au don de soi, au devoir, au sacrifice. Ce dans quoi ils se sont enlisés : le confort matériel.

Au carrefour, mille voies. Pourquoi tel choix plutôt que tel autre ? La réflexion sur le libre-arbitre est un tourbillon. Les limites de la philosophie. Pour ma part, mes choix ont toujours été fermes et, malheureusement, trop souvent définitifs. La confiance en soi a ses limites.

Longtemps j'ai répété naïvement que si j'étais mort à vingt-deux ans, c'eût été comblé. Comblé d'avoir si intensément vécu ma jeunesse. Avec le recul du temps, je me dis que, certes, l'ivresse des sens est une chose — sous toutes ses formes, elle donne l'illusion de l'intensité de vie —, mais que *la vraie vie* en est une autre.

### Samedi 23 mai

Sartre sur le tard, dans l'un de ses derniers entretiens au *Nouvel Observateur* : « *Au fond, je n'ai jamais été qu'un anarchiste* ». Tous ces errements, tous ces égarements pour en arriver là : retour à *La nausée*, fidélité à Roquentin.

« *Lisière* » : orée, frontière. « *Se tenir en lisières* » : exercer sur soi-même une tutelle, un empire.

*Philosophie.* — Les racines de mon arbre sont stirnériennes (jeunesse : « *Pour Moi, il n'y a rien au-dessus de Moi* ») ; le tronc est nietzschéen (âge adulte : « *L'extrême dureté, c'est seulement cela qui est le plus noble.* ») ; les ramures sont stoïciennes (âge mûr : « *Passer d'une action utile à la communauté à une autre, en pensant à Dieu* »).

Sur le Dieu en question, bien sûr, il faudrait s'entendre ; parvenir à le définir : tension vers une réalité autre, supérieure ?

Chez les Stoïciens, Dieu c'est tantôt la volonté de la Nature universelle, tantôt la Raison universelle, tantôt un peu des deux.

*Ma « livrée ».* — *Mon Midi, à vingt ans.*

C'est sous le soleil pesant de l'été, nu dans l'eau de la rivière qui coulait près des vignes, que je retrouvais ma véritable identité, que je me révélais à moi-même. Enraciné dans une terre avec laquelle je vivais en harmonie. Enraciné dans la fraternité, aussi. Juste mesure des choses. Havre de paix. Ravissement. Sensation extrême de liberté. D'éternité. Persuadé que toujours

battrait en mes veines le sang de l'amitié et de la fraternité. Montagnes dénudées, seulement vêtues de pierraille et de thym brûlé de soleil, dans la terre rouge, voilée de la poussière des genêts. Sève de pin, ciel bleuté : parfum d'éternité. Ma terre. Le rire de ma terre quand le sarment redevenu cendres la rejoignait, dans le vent léger du soir doux et serein.

#### Dimanche 24 mai

Le paradoxe de la liberté – et son danger (ses limites ?) – : si je suis totalement libre de mes opinions, je puis en changer aussi souvent que le vent tourne ; je peux énoncer une chose et, dans un même moment, son contraire ; je peux avoir cette opinion et, demain, l'opinion inverse. Cela nous renvoie au libre-arbitre et à *la liberté d'indifférence*, débat stérile. Là encore, Nietzsche va plus loin. Il nous encourage à *louer uniquement les opinions que l'on ne partage pas*, avançant hardiment que c'est là « *faire preuve d'une subtile et aristocratique maîtrise de soi* ». Petit jeu à pratiquer avec prudence toutefois. Mais tout, chez Nietzsche, n'est-il pas à manier avec prudence ?

#### Lundi 25 mai

Cette tragédie des temps : le développement d'un matérialisme outrancier accompagné d'une consommation déraisonnable, au détriment de la vie de l'esprit. Affligeant.

Bâtir une œuvre, d'évidence c'est, pour un auteur, dire *sa* vérité. Ceci implique l'hypertrophie du moi. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut arriver à comprendre le monde — en se regardant le nombril. Ne jamais, pourtant, chasser de soi l'idée du sort des autres hommes, car nous pesons tous humainement le même poids.

#### Mardi 26 mai

*Lecture : Journal de Green. Année 1960.* Né en 1900, l'homme, dans ces pages, a donc l'âge que j'ai atteint aujourd'hui. Cela ne suffit cependant pas pour que je me reconnaisse dans ce mol abandon qui constitue l'une des constantes du caractère de cet écrivain ; de sa personnalité. Cependant, j'aime assez l'entendre ressasser que Dieu est en nous, et en nous seul. Et puis, à sa façon, Green est un marginal, se définissant comme tel.

Je crois que Julien Green fait partie de ces êtres pour qui il est difficile de se passer de religion sous peine d'un désespoir sans bornes et d'un dessèchement complet de la personne.

*Philosophie.* — Autant la réflexion sur le libre-arbitre peut sembler vaine (elle nous fait tourner en rond), autant la réflexion sur le déterminisme — incontournable dès que l'on engage une réflexion sur l'individu — est riche

d'enseignements. Bien évidemment, je suis déterminé : par mon environnement familial, social, éducatif, économique. Mais à moi, dans ces espaces « déterminés », de déblayer autant que faire se peut le terrain, pour créer des plages de liberté. Dans ce cheminement, la lucidité sur soi est toujours nécessaire. Il s'agit d'être un homme « éclairé ».

Mercredi 27 mai

L'intransigeance envers soi-même, toujours. Ne rien se passer. Tenir et se tenir. Et, dans la mesure du possible, le recul, la distance. De ce dernier principe, cependant, ne pas faire un principe absolu, ce qui serait ridicule.

*Débat autour de Sartre* : Que reste-t-il de son œuvre purement littéraire — *Les mots*, *La nausée*, *Les chemins de la Liberté* ? J'éprouve une sympathie particulière pour l'individualiste Roquentin. Cependant, ce sont *Les mots* qui demeureront. Parce qu'ils sont *écrits*, justement ; parce qu'ils constituent un bel exemple de classicisme — un bel exercice d'écriture bourgeoise.

Les authentiques écrivains-anticorps sont toujours restés en marge de l'actualité, mesurant soigneusement leurs interventions. En se mêlant trop aux agitations du moment, on se disperse, on perd de ce temps si précieux nécessaire à la création et, plus grave, on ne laisse pas, la plupart du temps, la totalité du message (le « dépôt »). Le retrait est nécessaire.

Ne laissent généralement œuvre de plume que ceux qui ne dispersent pas les leurs aux vents de l'actualité.

*Art et politique.* — L'écrivain (l'artiste en général, d'ailleurs) qui se compromet auprès des politiques est, au bout du compte, toujours perdant.

C'est que, par définition, le Pouvoir est passager...

Miser plutôt sur l'œuvre qui, elle, quoi qu'il arrive demeure — peu importe en quel état.

Jeudi 28 mai

Une nouvelle fois tenté par un retour définitif à ma terre méditerranéenne. Je m'imagine, calme et serein, dans mon mas au milieu des vignes, mâchonnant un peu de thym brûlé de soleil, mon visage ascétique allongé par une barbe de kabbaliste, vieil ancêtre tranquille auprès de qui l'on viendrait rechercher la Sagesse...

Il y a quelque chose de sain à repousser instinctivement (réflexe) la médiocrité (certaines émissions du télécran), la laideur (certains films américains) : le « Je ne veux pas voir cela ». Car l'être humain (qui n'est qu'un être humain, hélas) est semblable au papillon-caméléon qui, s'imprégnant inconsciemment du décor qui l'environne, voit ses couleurs se modifier et prendre la teinte du paysage alentour. Nageons dans le beau et le sublime,

nous deviendrons à notre tour beaux et sublimes ; vivons dans le laid et le médiocre, nous resterons laids et médiocres.

*Distance critique.* — Devant l'événement, prendre du recul afin de garder la conscience claire pour l'analyse (la distance est condition de lucidité), puis libérer la parole (comme un barrage ouvre ses vannes), ce qui est pour l'écrivain la façon de se montrer solidaire — car *je me dois* d'être solidaire.

Le « *Tu dois* » kantien se trouve déjà chez Marc-Aurèle : « *Tu as à accomplir la tâche qui t'incombe tel un soldat à l'assaut d'un rempart.* »

Ce type qui éclatait de rire dans les situations les plus tragiques était peut-être moins éloigné de la vérité qu'on ne le pense.

### Vendredi 29 mai

La « nouvelle naissance » est intérieure et spirituelle.

Plus je relis Chateaubriand et Rousseau et plus se renforce en moi l'idée que les *Mémoires* et les *Confessions* sont peut-être les deux monuments de notre littérature. Chez ces deux auteurs, en effet, le temps n'est pas retrouvé, il est *reconstitué*. Reconstitué non pas tel qu'il fut mais si bien *recréé* qu'il devient *plus vrai* que nature.

*La décennie 60-70.* — On y dénonçait la société de consommation — nous y avons allègrement plongé ensuite ; on y dénonçait les excès du capitalisme — ils atteignent aujourd'hui leur point culminant.

Point de révolte cependant dans la jeunesse actuelle qui ne rêve que de s'intégrer au mieux dans cette société aux cadres de plus en plus rigides.

Jeunesse veule : la plus inquiétante.

Ici, le ciel est voilé. *Là-bas*, je sais qu'il est pur et clair.

Je connais dorénavant avec certitude l'âge privilégié dans une vie de jeune garçon : dix-sept ans. Dix-sept ans. On a réglé ses comptes avec l'enfance, on n'est pas tout-à-fait un adulte. Adulte, on le devient l'année suivante avec l'obtention du baccalauréat, ce passeport pour une vie responsable. Avant le bac, on suit le mouvement de son existence, il n'y a qu'à *se laisser être* ; après, il faut commencer à effectuer des choix. Qui pèsent. Forcément. C'est ainsi que, pour ma part, je dus annoncer à mes parents que je n'entreprendrais jamais des études d'ingénieur ; que c'en était terminé de mes études scientifiques et techniques ; que ma passion, c'était la littérature, non la chimie.

*Ma « livrée ».* — *Mes dix-sept ans, l'été 66.*

Amoureux, cela va de soi. Et les poèmes de Prévert qui nous accompagnaient, Paule et moi. Nous nous partageons la lecture des textes. Je me souviens du soir où nous récitâmes « L'amiral Larima », quelques vers pour elle, quelques vers pour moi. J'ai utilisé ça dans mon roman (*Pauline* ou *La*



*courbe du ciel*), mais je crois que ce type de comportement entre amoureux est finalement assez classique.

L'été 66. Je découvre les délices de l'état vacant, de la contemplation. Il est vingt heures, j'ai dîné en compagnie de Joséphine, ma vieille grand-mère, et je me promène trois-quarts d'heures au-dessus de la maison en fumant deux ou trois Gitanes, sur une espèce de lande désertée, faite de terre rouge (*la ruffe*) où ne poussent que des buissons et des touffes de thym brûlé de soleil. Mon cœur, rempli d'un bonheur ineffable et d'un espoir sans borne, mon esprit habité d'une débordante confiance en la vie, j'embrasse le monde de tout mon être, empli d'une sorte d'ivresse extatique, de joie à la fois sereine et exaltée. Toute ma vie, nostalgique de cet instant de calme plénitude, renouvelé tous les soirs de ces deux mois d'été. Par la suite essayant de le retrouver. N'y parvenant pas. Mais ne renonçant jamais. Aujourd'hui encore...

Ce même été, je me souviens, je plongeai la tête en feu dans les poèmes de Baudelaire et de Nerval. Surtout Baudelaire, dans un premier temps. Frappé par la musicalité de l'alexandrin mais aussi par la thématique : l'angoisse spénétique, la tentation de la chair, l'exaltation de la beauté, les aubes délavées, les crépuscules tristes. Entre autres. Bien évidemment *Mon cœur mis à nu* et *Fusées*, interpellent déjà l'amateur d'écrits intime que je deviendrai. Davantage carnets que journaux, j'aime ces notes frappées d'un sceau définitif ; on ne peut oublier aucune des phrases rédigées en ces pages lorsqu'on les a lues une fois. Le long fragment sur l'Amérique du Nord est saisissant de prophétisme. Qu'avons-nous à y ajouter aujourd'hui ? Est-il nécessaire, enfin, de préciser que le *Baudelaire* de Sartre accompagna fidèlement ma (mes) lecture(s) des *Fleurs du mal* ?

En ces mêmes temps, je fus légèrement plus rétif face à l'œuvre de Rimbaud — à l'exception de « Sensation », « Roman » et des poèmes de l'errance (« Au Cabaret Vert », « La Maline », « Ma bohème »...), mais en revanche fort intéressé par la vie que le jeune prodige avait menée. Son « dérèglement de tous les sens » qui ne manqua pas de me troubler, m'entraîna d'ailleurs sur la pente glissante de l'excès.

Plus tard, c'est une toute autre partie de l'œuvre de Rimbaud qui attirera mon attention : la « Comédie de la soif » et « Fêtes de la patience ». Quant à Nerval, dont j'aimais le poli des *Chimères*, il sut, par la suite, m'envoûter avec ses troublantes *Filles du feu* et l'onirisme d'*Aurélia*.

Plus tard encore, je noterai, crayon en main, tout ce que *Une saison en enfer* doit à la quête de l'absolu et de Dieu ; de même qu'un jour je dus cesser de comptabiliser, dans les chansons de l'anarchiste Ferré, les références à Dieu, Jésus et Marie, tellement leur nombre est considérable. L'artiste est un être de contradiction et l'on ne doit ni s'en étonner ni en être choqué. C'est

peut-être grâce à ces contradictions qu'il crée, de même que plus le problème que rencontre le comédien avec sa propre personnalité est important, mieux il endosse la peau des personnages qu'on lui demande d'interpréter ; adopter une identité de passage, pour un temps du moins, l'équilibre ou le comble — « comble le manque » serait plus juste. Un artiste qui tenterait de gommer une partie des diverses facettes de sa personnalité se priverait de tout un pan créatif ; s'amputer de la richesse qu'offre son intériorité, c'est, du même coup, amputer l'œuvre. Dans le domaine de l'art et de la création, *à bas la psychanalyse !*

### Samedi 30 mai

Achevant péniblement – après l'avoir abandonné puis repris – *La fête des pères*, je songe à son auteur, retiré dans sa maison de retraite, malade et seul. Abandonné par tous ceux qui, autrefois, l'ont courtsié, car devenu désormais à leurs yeux inutiles. Je n'en suis pas étonné, connaissant l'humain, son égoïsme ; mais j'en suis attristé. Alors que je ne voue, au demeurant, aucune sympathie particulière pour cet homme veule qui toujours eut besoin d'adjuvants, de vulnérables et de béquilles pour faire face à la vie ; et qui a probablement entraîné plus ou moins consciemment sa dernière épouse à la déchéance alcoolique...

Évoquer l'alcoolisme me renvoie à Gainsbourg que j'ai beaucoup écouté durant ma jeunesse et sur qui je m'interroge aujourd'hui : N'a-t-on pas, en fait, davantage loué, chez cet auteur-compositeur-interprète, l'énergie mise à s'autodétruire plutôt que sa faculté à produire des chefs-d'œuvre ?

Au coucher, entrepris la lecture de *La nuit sera calme*, un livre d'entretiens (fictifs ?) entre Romain Gary et François Bondy.

Gary, malgré ce que pouvait laisser penser son visage ou son comportement, ne buvait jamais d'alcool. Cet homme qui, selon ses dires, écrivait afin de vivre plusieurs vies, ne supportait pas de se voir dédoublé. Le paradoxe n'est qu'apparent : dans ses premières et dernières expériences de l'ivresse éthylique, il approcha de très près la folie. On ne l'y reprit plus.

Pour ma part, je crois que, d'une certaine façon, l'alcool rend, dans la plupart des cas, plus ou moins fou

### Dimanche 31 mai

Il arrive que la chance nous sourie alors que l'on ne s'y attendait plus. Ainsi que le dit la sagesse populaire « la roue tourne », mais hélas, dans le même mouvement, le temps poursuit son œuvre destructrice.

Il semble que la rupture, elle aussi, fasse partie du processus de maturation des individus.



La politique détourne l'homme de son véritable destin qui est de s'accomplir, de s'épanouir. Dans ses grandes manifestations — mondialisées ou pas —, le sport professionnel également. Les grandes nations ne se font plus la guerre sur les champs de bataille mais sur les stades. Dans ce nouveau type de guerre comme dans les anciens, grand rôle joué par *l'économie*. Là aussi, l'argent est, si je puis dire, le grand bénéficiaire.



